

But de l'aventure

L'Armontabo est une rivière, un affluent du fleuve Oyapock frontière entre la Guyane et le Brésil. Sombre et capricieux, nous savions que les sauts (rapides) seraient notre plus grand défi, mais rien ne nous avait préparés à deux chavirages.

La routine de l'expédition n'a pas eu le temps de s'installer. Une avarie moteur se fait jour rapidement. Un des hors bord ne fonctionne plus qu'en marche arrière. Après démontage une clavette est défectueuse mais pour la changer il nous faut en fabriquer une à l'aide d'une scie à métaux que nous n'avons pas. Le destin est avec nous, une pirogue d'orpailleur passe sur le fleuve à cet instant et s'arrête pour nous proposer de l'aide. Ils ont, par miracle, une lame de scie posée sur leur centaine de kilo de fret !

L'expédition qui aurait pu tourner court reprend son chemin.

Le soir, nous établissons un campement. L'installation est toujours la même, nous choisissons des arbres sains et solides pour fixer nos hamacs, puis tendre nos bâches en plastique. Ces abris suspendus nous isolent du sol humide et des insectes rampants, offrant une bulle de confort pour la nuit.

À la tombée de la nuit, la forêt a commencé son propre spectacle. La pluie, violente et torrentielle, s'est abattue, le bruit frappant nos bâches comme un tambour assourdissant. Une fois l'averse passée, l'air s'est empli de l'odeur fraîche et minérale, cette odeur de terre mouillée après la pluie, mêlée à l'odeur entêtante de la sève et de la végétation en décomposition.

En Forêt le silence n'existe pas, même la nuit. Le fond sonore est un mur de son constant : le bourdonnement des insectes accompagné par le coassement des grenouilles et, plus loin, le murmure constant de l'Armontabo qui continue sa course. Puis, le son qui fait toujours frissonner : le rugissement profond d'un singe hurleur déchire la nuit, un cri primitif qui porte sur des kilomètres. Suspendus dans nos hamacs, enveloppés par ces bruits et ces odeurs, nous sommes pour autant étrangement en paix, bercés par le souffle puissant de la jungle.

Le franchissement des rapides se succèdent pendant quatre jours avant de poser un camp et prendre le chemin du retour. Plusieurs troncs posés en travers du cours d'eau nous ont obligé quelques gesticulations avec les barques.

Pour améliorer nos repas industriels emportés depuis Cayenne, nous profitons des zones de courants forts ou de grands calmes pour pêcher, ce sont les habitats de prédilection du poisson Aimara. L'attaque est d'une violence spectaculaire, un remous explosif qui déchire la surface de l'eau. Ce grand carnassier des rivières, avec sa gueule barbelée de ses dents acérées, se bat avec une force démesurée. Le décrocher est toujours un moment de tension pour éviter une morsure.

Le temps du retour est venue, le franchissement des rapides en descente est toujours beaucoup plus délicat. Lorsque l'avant de la barque heurte un rocher le courant peut très rapidement s'engouffrer dans le bateau par le tableau arrière du moteur.

Nous allons l'expérimenter très rapidement par deux chavirages successifs.

La barque aluminium est, comme toujours, bien chargée lorsqu'elle heurte avec une violence sèche une roche invisibilisée par les remous du rapide. En une fraction de seconde, le chaos. L'eau bouillonnante submerge l'embarcation par l'arrière, nous éjectant avec notre matériel qui flotte par grappes au grés du courant. Le moteur hors-bord est noyé, ses entrailles mécaniques emplies de l'eau trouble de la rivière.

Il nous faut des heures d'efforts, les pieds glissant sur les rochers pour tirer la barque échouée et récupérer ce qui pouvait l'être. Dans le tumulte Daniel laisse échapper sa caméra étanche des mains, elle finit au fond du rapide. Fabien ne met pas longtemps à plonger avec succès pour la récupérer. Daniel en avait déjà fait son deuil. Le moteur d'environ 60kg est également une priorité. Démonté pièce par pièce sur la berge, ses bougies et son carburateur sont vidés de l'eau et séchés. Quand il crachote et reprend vie, le bruit de son redémarrage font l'objet de hurrahs du groupe. Nous échappons à des heures et jours de pagaies. Le second naufrage sera quasi identique mais avec une autre embarcation.